



**HAL**  
open science

## ”Peu ou pas -Au-delà de cette limite votre ticket n’est plus valable”

Charles Ramond

► **To cite this version:**

Charles Ramond. ”Peu ou pas -Au-delà de cette limite votre ticket n’est plus valable”. *Sexologies*, 2014, 434, pp.1-5. halshs-00922966

**HAL Id: halshs-00922966**

**<https://shs.hal.science/halshs-00922966>**

Submitted on 31 Dec 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

[Publication en ligne (octobre 2013) : « [Peu ou pas](http://dx.doi.org/10.1016/j.sexol.2013.09.004) –Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable », *Sexologies* (2013) <http://dx.doi.org/10.1016/j.sexol.2013.09.004>]

# Peu ou Pas

## (« Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable »)

Par Charles RAMOND  
Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis

La question « au-delà de cette limite, votre ticket n'est plus valable – toujours vrai en 2013 ? »<sup>1</sup> conduit d'abord à une interrogation sur les limites ou l'affaiblissement de la capacité à séduire (à « avoir un ticket », comme on dit), et donc à une interrogation sur les « limites » de l'âge et de la vieillesse. Les choses ont-elles changé significativement sur ce plan, en 2013 ? J'en douterais. Sans doute nous reculons tous les jours, du fait des progrès de la médecine et de la compréhension des mécanismes du désir (là où sans aucun doute la sexologie joue également un rôle très important), ce moment où « notre ticket n'est plus valable », ce moment où nous ne pourrons plus

---

<sup>1</sup> Le présent texte est la version écrite d'une conférence prononcée à l'invitation de Philippe BRENOT lors des 6<sup>èmes</sup> Assises de sexologie, Perpignan, 11-14 avril 2013. Le thème proposé –et accepté– était la mise en question d'une phrase de Romain GARY « Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable ».

poursuivre le voyage de la séduction et du désir. Mais cette limite existe toujours, sinon absolument (car on peut toujours imaginer d'aimer et d'être aimé tout en avançant en âge, et on en a d'ailleurs des exemples tous les jours), du moins relativement. La limite de validité de notre ticket, en effet, ne dépend pas tant de la longueur de notre trajet que des personnes qui nous accompagnent. Un jour, notre ticket cesse d'être valable pour telle personne, tandis qu'il continue à l'être pour une autre. Pour certaines personnes, notre ticket sera valable du premier au dernier jour, pour d'autres, il ne l'aura jamais été et ne le sera jamais.

Ce thème, sans doute aussi ancien que l'humanité elle-même, fait le sujet d'une des nouvelles les plus terribles de Maupassant, intitulée « Fini » et publiée en 1885. Le Comte de Lormerin est un bel homme, distingué. Il reçoit un matin une lettre écrite par une femme qu'il avait aimée il y a 25 ans, puis perdue de vue, et qui l'invite à dîner le soir même en compagnie de sa fille de 18 ans. Le moment des retrouvailles est un premier choc :

« Il s'assit et attendit. Une porte s'ouvrit enfin derrière lui ; il se dressa brusquement et, se retournant, aperçut une vieille dame en cheveux blancs qui lui tendait les deux mains. Il les saisit, les baisa l'une après l'autre, longtemps ; puis relevant la tête il regarda son amie. Oui, c'était une vieille dame, une vieille dame inconnue qui avait envie de pleurer et qui souriait cependant. Il ne put s'empêcher de murmurer :  
« C'est vous, Lise ? »

La fille de Lise apparaît, et Lormerin retrouve en elle la jeune femme qu'il avait aimée 25 ans auparavant. Secoué par cette réapparition, il sent, tout au long du dîner, renaître son ancien amour. En rentrant chez lui, cependant, il subit un deuxième choc, plus dur encore que le premier :

Mais comme il passait, une bougie à la main, devant sa glace, devant sa grande glace où il s'était contemplé et admiré avant de partir, il aperçut dedans un homme mûr à cheveux gris ; et, soudain, il se rappela ce qu'il était autrefois, au temps de la petite Lise ; il se revit, charmant et jeune tel qu'il avait été aimé. Alors, approchant la lumière, il se regarda de près, inspectant les rides, constatant ces affreux ravages qu'il n'avait encore jamais aperçus.

Et il s'assit, accablé, en face de lui-même, en face de sa lamentable image, en murmurant : « Fini Lormerin ! ».

Ces tout derniers mots de la nouvelle de Maupassant<sup>2</sup> illustrent (entre bien d'autres choses) l'idée que nous formons assez spontanément et assez intuitivement, non seulement de la vie mais, peut-être même au-delà, de l'ensemble des mouvements qui constituent la réalité elle-même, prise dans son ensemble et dans toute sa généralité. Le passage du temps y est conçu comme une dépense progressive qui entraînerait, comme sa conclusion, une impossibilité ou une impuissance à poursuivre un certain voyage, un certain chemin, un mouvement quelconque. Les images implicites sont celles d'un capital qui fond progressivement, de réserves peu à peu consommées, d'un gâteau dont on mange peu à peu les parts. Et donc, pour en venir aux termes qui vont être au centre des analyses que je vous proposerai aujourd'hui, le schéma est celui d'une réalité structurellement diminutive, qui passerait toujours par les trois étapes « beaucoup », « peu », et « pas ». Sans doute, nous avons l'impression d'une rupture au moment où notre « ticket » cesse d'être « valable ». Mais en réalité, comme on le voit dans la nouvelle qui vient d'être évoquée à titre d'exemple, cette rupture, cette « limite » entre la possibilité et l'impossibilité de continuer (entre la puissance et l'impuissance) supposent une dépense ou une consommation progressives et inaperçues, en temps ou en espaces parcourus. De ce point

---

<sup>2</sup> Pour une lecture psychanalytique de cette nouvelle, Voir BAYARD, Pierre, *Maupassant, juste avant Freud*, Paris : éditions de Minuit, 1994.

de vue, les termes « peu » et « pas » sont quasi-synonymes, ce qui est logique, puisque le « pas » n'y est que la conséquence du « peu » ; et d'ailleurs (ce qui n'est bien sûr pas une preuve, mais simplement un indice intéressant) les deux termes sont quasiment équivalents dans l'expression usuelle « peu ou pas » : on parlera ainsi d'ouvriers « peu ou pas qualifiés », de questions « peu ou pas discutées » dans tel ou tel cercle, d'ouvrages « peu ou pas connus » à telle époque, etc.

Et pourtant, j'ai été frappé, au cours de réflexions et de lectures portant sur d'autres sujets, par l'existence insistante, intrigante, persistante, d'une autre signification possible de l'expression « peu ou pas ». Une signification, à vrai dire, pratiquement contraire à celle que je viens d'exposer et d'illustrer. Une signification dans laquelle, pour le dire d'avance et d'un mot, le « peu » ne serait pas une transition du « beaucoup » vers le « pas », mais, tout au contraire, la condition de possibilité du « quelque chose », ou, si vous voulez, du « pas rien », ou du « pas pas ». Je me doute bien que je parle ici quelque peu par énigmes, mais la chose apparaîtra clairement, j'espère, à travers les exemples et les descriptions que je vais maintenant soumettre à votre réflexion, dans la mesure où ils me semblent constituer une structuration très spécifique, et digne d'intérêt, concernant les rapports humains en particulier et la réalité en général.

Autant qu'il m'en souviendra, j'ai remarqué pour la première fois cette structure paradoxale dans un bref passage d'*A la Recherche du Temps perdu*. Le Narrateur souhaiterait se consacrer à l'écriture, mais se rend compte qu'il ne pourra pas forcer sa nature quelque peu paresseuse. Il

voudrait pourtant faire des « efforts » contre lui-même, se « priver » d'alcool, différer de fatigantes « promenades », se « coucher plus tôt », « profiter de « l'inaction forcée d'un jour de maladie », bref, se donner l'hygiène de vie qui lui semble nécessaire pour parvenir à « écrire » l'œuvre très importante qu'il porte en lui. Mais à l'expérience, au-delà d'une certaine durée de travail, même si elle est trop courte à ses yeux, il se trouve incapable d'écrire quoi que ce soit (au-delà de cette limite, son ticket n'est plus valable) : à sa propre surprise, il ne peut jamais écrire « beaucoup », mais seulement « peu » ou « pas » :

« Je n'étais que l'instrument d'habitudes de ne pas travailler, de ne pas me coucher, de ne pas dormir, qui devaient se réaliser coûte que coûte ; si je ne leur résistais pas, si je me contentais du prétexte qu'elles tiraient de la première circonstance venue que leur offrait ce jour-là pour les laisser agir à leur guise, je m'en tirais sans trop de dommage, je reposais quelques heures tout de même, à la fin de la nuit, je lisais un peu, je ne faisais pas trop d'excès ; mais si je voulais les contrarier, si je prétendais entrer tôt dans mon lit, ne boire que de l'eau, travailler, elles s'irritaient, elles avaient recours aux grands moyens, elles me rendaient tout à fait malade, j'étais obligé de doubler la dose d'alcool, je ne me mettais pas au lit de deux jours, je ne pouvais même plus lire, et je me promettais une autre fois d'être plus raisonnable, c'est-à-dire moins sage, comme une victime qui se laisse voler de peur, si elle résiste, d'être assassinée. »<sup>3</sup>

Ce schéma paradoxal en « peu ou pas », qui avait frappé le jeune Narrateur de *La Recherche*, s'avère structurer bon nombre de domaines très importants de nos vies. Par exemple il structure l'une des plus anciennes formes de la sagesse, sous la forme d'une gestion des plaisirs, telle qu'on la trouve déjà dans les dialogues de Platon. Le plaisir n'y relève pas tant du « beaucoup » que du « peu ou pas ». Pour donner un exemple entre mille,

---

<sup>3</sup> PROUST, *Du Côté de Guermantes*, I ; Paris : Gallimard (« Pléiade »), vol. II, p. 447-448.

on lit ainsi sous la plume de Spinoza :

Il est d'un homme sage d'user des choses et d'y prendre plaisir <*uti et delectari*> autant qu'on le peut -sans aller jusqu'au dégoût <*ad nauseam*>, ce qui n'est plus prendre plaisir<sup>4</sup>.

La jouissance sensuelle elle-même, contrairement à une certaine vision hédoniste-libertine échevelée et sympathique, mais peu vraisemblable, relèverait aussi du « peu ou pas ». Nos sensations sont assez limitées. Le degré maximal de souffrance ou de plaisir dont nous sommes capables est vite atteint (même s'il ne l'est pas toujours facilement), tout comme la limite entre plaisir et douleur. Bien sûr, la structure « peu ou pas » montre ici son caractère un peu désenchanté, un peu décevant, sans qu'on voie pourtant comment y échapper. La controverse entre Socrate et Calliclès, dans le *Gorgias*, en serait une bonne illustration. L'adepte du « beaucoup » (Calliclès) s'y moque de celui du « peu ou pas » (Socrate), et réciproquement. À Socrate qui lui demande si, pour mieux profiter des plaisirs de la vie, il compte manger comme quatre et mettre aussi plusieurs paires de chaussures à la fois, Calliclès rétorque qu'une vie sans plaisirs, ou aux plaisirs mesurés, ressemble à ses yeux à celle d'un cadavre, si l'on ose dire –à quoi Socrate répond à son tour que celui qui ingère beaucoup étant forcé par là-même d'éliminer beaucoup, il risque toujours, à la limite, de ressembler à un « pluvier », cet oiseau qui sans cesse mange et fiente en même temps...<sup>5</sup> La violence du dialogue entre les deux hommes peut donner ici à penser que le « beaucoup » et le « peu ou pas » pourraient bien être des options existentielles, vitales, fondamentales et incompatibles. Mais poursuivons.

---

<sup>4</sup> SPINOZA, *Éthique*, partie IV, proposition 45, scolie 2.

<sup>5</sup> PLATON, *Gorgias*, 494 b.

La structure « peu ou pas » est par exemple sans cesse présente dans le monde social, notamment dans une période de crise économique comme celle que nous connaissons actuellement. L'argument revient sans cesse comme une menace, par exemple lorsqu'on ne laisse le choix qu'entre « peu » d'emplois et « pas » d'emplois du tout, ou entre « peu » de salaires et « pas » de salaires. La menace du « peu ou pas » pèse également sur les retraites. Le « peu » n'y est pas un intermédiaire entre le « beaucoup » et le « pas » : il est, au contraire, présenté comme la seule possibilité pour qu'il y ait « quelque chose », et non pas « rien » -mais un « quelque chose » qui ne pourra exister que sur le mode du « peu ». C'est si l'on veut « beaucoup » qu'on n'aura « rien ». Il ne s'agit donc pas d'une affaire de « modération », comme si l'on avait le choix entre « beaucoup » et « peu » : ces choses, comme les plaisirs évoqués précédemment, ne peuvent exister autrement que sur le mode du « peu ». « Beaucoup », assez étrangement, ne fait donc pas toujours partie de la liste des possibles, ou des options de la réalité sociale. C'est l'image implicite de la chaloupe de sauvetage : on peut monter dedans à « peu », mais si on dépasse un certain nombre, alors elle coule, et personne n'est sauvé. Le seul choix est « peu ou pas ».

L'École, l'Université, et l'Évaluation pourraient également offrir de bonnes illustrations de cette structure. Ce sont des institutions à faible rendement. La question est de savoir si ce rendement peut être amélioré, ou pas. Tout le monde connaît les analyses de Bourdieu : le système scolaire, qui se décrit lui-même comme une machine émancipatrice, serait en réalité une machine reproductrice. Et personne ne peut contester les descriptions statistiques, selon lesquelles les hiérarchies sociales ne sont réellement

modifiées par l'École, dans le meilleur des cas, que dans la mesure de quelques pour-cent. Doit-on en conclure pour autant que la finalité réelle de l'École serait la reproduction sociale ? On ne pourrait le faire que si l'on pouvait montrer l'existence d'une institution sociale capable d'obtenir des résultats nettement meilleurs. Mais en existe-t-il ? Il est permis d'en douter, en tout cas je n'en connais pas. Il se pourrait donc qu'en réalité le faible rendement émancipateur de l'École soit le maximum qu'une institution de ce type soit capable de provoquer, et qu'on ait donc affaire ici, non pas tant à un complot des nantis contre les démunis, qu'à une structure en « peu ou pas ».

Examinons ce point. L'Education Nationale est soumise à deux exigences contradictoires : d'une part, élever le niveau général d'instruction de la population, d'autre part, dégager des élites. Or, par définition, les élites ne peuvent représenter qu'une faible part d'une population donnée. On peut accorder bien des choses « pour tous », mais il serait contradictoire, hypocrite et mensonger, de promettre « l'élite pour tous »... A partir de là, il n'y a que deux solutions possibles : soit, à la manière de la Troisième République, on rend l'enseignement très sélectif dès le début, ce qui permet de distinguer très tôt les élèves doués des classes populaires, et de les aider, par des systèmes de bourses et de concours, à accéder au sommet –avec l'inconvénient d'arrêter précocement les études pour la grande majorité des autres élèves de ces classes sociales ; soit au contraire, comme on a choisi de le faire depuis quelques décennies, on fait monter de niveau en niveau tous les élèves, sans sélection, avec le résultat que se créent des établissements ghettos, soit vers le bas, où personne ne veut envoyer ses enfants, soit vers le haut (comme actuellement les lycées Louis-Le-Grand et Henri 4 à Paris),

qui deviennent de fait des établissements entièrement dérogatoires, et où toutes les stratégies sociales de reproduction peuvent s'exercer. On entend même souvent dire que la sélection dans ces établissements, comme dans les « Grandes Ecoles » dont ils sont l'antichambre, est plus sociale qu'elle n'a jamais été -et je le crois volontiers. Bref, ou bien on adopte le système méritocratique de la Troisième République, et l'École émancipera « peu » d'individus, ou bien on adopte le système en apparence égalitaire de notre Cinquième République actuelle, et l'École n'en émancipera quasiment plus, pour ne pas dire « aucun ». On est donc bien là, même si cela a toujours quelque chose de rageant, dans une dialectique du « peu ou pas » -et, encore une fois, je ne connais pas d'alternative crédible.

Toujours dans le champ de l'Université et de la Recherche, considérons maintenant la question de l'Évaluation, qui a suscité bien des polémiques ces dernières années, et qui est certainement incontournable dans un environnement démocratique. L'évaluation est toujours le lieu de formation d'un paradoxe : elle produit des effets positifs, mais pas au-delà d'une certaine dose, au-delà de laquelle elle produit des effets négatifs, ou contraires. C'est le paradoxe du remède et du poison. Les concours, les revues à comité de lecture, l'appréciation des textes en double aveugle, les visites des unités de recherche, le stress, la distinction entre « publiant » et « non-publiant », « produisant » et « non-produisant », etc., donnent incontestablement des résultats positifs jusqu'à un certain point. Les chercheurs sont amenés, par exemple, à définir les critères de leur propre activité académique ou scientifique (qu'est-ce qu'un article, un colloque, une revue, un livre « scientifiques » ? Il est très bon de se poser ces questions et

d'essayer de déterminer les critères qui permettraient d'y répondre) ; de même, les dossiers de recherche des collègues sont souvent plus précis, plus complets, plus variés, qu'il y a quelques années. Mais les processus de contrôle, d'émulation par la concurrence, et d'évaluation, ont également leurs effets négatifs : ils peuvent décourager, ou inversement entraîner des conduites adaptatives, et par conséquent l'écriture d'articles médiocres, le recyclage d'anciens textes, voire des pratiques de plagiat, ou encore des constructions de faux programmes de recherche, ou des mensonges sur les CV, etc. Pour être bien faite, en outre, l'évaluation demande beaucoup de temps et d'énergie, si bien que peu à peu les évaluateurs sérieux se voient paradoxalement empêchés de poursuivre leurs propres recherches en raison de leur activité d'évaluation... En un mot, les effets positifs de l'évaluation académique (mais on pourrait en dire sans doute autant de l'évaluation sous toutes ses formes, qui prend une place toujours plus grande dans nos sociétés de normes et d'objectifs) relèvent bien de la structure du « peu ou pas ». On pourrait d'ailleurs généraliser de telles remarques à la question du contrôle en général dans nos sociétés, et par exemple du contrôle policier. Si on met plus d'une certaine quantité de policiers dans la rue, la sécurité diminue au lieu d'augmenter, car les gens commencent à avoir peur des policiers... Ce qui ne veut pas dire que les policiers fassent toujours peur ou que la sécurité soit impossible à améliorer, mais que les effets positifs du contrôle policier, ou plus généralement d'une société de contrôle, relèvent aussi du « peu ou pas ».

J'ai pu récemment mettre en évidence la présence de cette même structure à propos de la liaison entre « reconnaissance » et « égalité des

chances », notions centrales dans nos sociétés<sup>6</sup>. On observe là, en effet, une surprenante dialectique. Si l'égalité des chances n'est pas présente, il n'y a « pas » de reconnaissance des mérites (puisqu'on est en réalité dans une situation de fraude, ou de dopage). Ensuite, lorsque l'égalité des chances est en gros présente (lorsqu'il n'y a ni fraude ni dopage, et lorsque, par exemple dans le sport, on respecte l'égalité des catégories de sexe, de poids, d'âge, etc.), alors la reconnaissance des mérites des vainqueurs peut avoir lieu. Enfin, lorsque l'égalité des chances est entièrement réalisée, c'est-à-dire lorsqu'on est dans le cadre de jeux de hasard (par exemple les dés), alors de nouveau disparaît la reconnaissance des mérites, car il n'y a évidemment, aux dés, aucun « mérite » à tirer un « six » plutôt qu'un autre nombre. Et donc, la liaison de la reconnaissance des mérites avec l'égalité des chances, cœur de nos méritocraties démocratiques, si étrange que cela paraisse, n'existe que lorsque l'égalité des chances est « un peu » réalisée, et disparaît aussi bien lorsque l'égalité des chances n'est « pas » réalisée, que lorsqu'elle est « entièrement » réalisée – bref, relève bien de la structure du « peu ou pas »...

Plus généralement, on pourrait déceler la structure « peu ou pas » dans la description même de l'activité humaine. Nous devons en effet toujours dépenser de l'énergie à construire le « cadre » des activités auxquelles nous voulons consacrer ou dévouer, précisément, notre énergie. Mais inversement, si nous ne construisons pas un tel cadre, il nous est très

---

<sup>6</sup> Charles RAMOND, « Égalité des chances et reconnaissance : contradictions et conflits des méritocraties démocratiques », in *État donné le pluralisme*, sous la Direction de Marc-Antoine DILHAC et Sophie GUERARD de LATOUR, Paris : Publications de la Sorbonne, 2013, p. 195-212.

difficile, pour ne pas dire impossible, de développer une activité quelconque. C'est ce que l'on pourrait appeler « une vie de Windows », dans laquelle une partie de notre puissance doit être dévouée à la construction des « fenêtres » ou cadres dans et par lesquels nous voulons agir<sup>7</sup>. Un chercheur, par exemple, ne peut pas se « contenter de chercher » (à supposer que cette expression ait même un sens). Il doit, pour développer sa recherche, construire également une notoriété, une demande sociale, se constituer des appuis et des réseaux permettant l'accès à la publication, etc., même si cette dépense d'énergie supplémentaire ou parasitaire diminue sensiblement celle qui reste pour la recherche et la création proprement dites. Mais inversement, faute de la construction de tels cadres, le risque serait grand d'isolement, de défaut de reconnaissance ou d'estime de soi, et par conséquent de perte d'envie ou de courage d'écrire, de chercher ou de créer. Comme s'il existait un mystérieux impôt à la source sur l'activité, nous ne semblons ainsi pouvoir agir qu'à condition de consacrer une part non négligeable de notre activité à une autre action que celle que nous voudrions accomplir. Et, si ces remarques sont exactes, nous n'aurions ainsi le choix qu'entre des activités toujours déjà diminuées, amoindries, réduites... ou pas d'activité du tout.

On voit donc que la structure « peu ou pas » caractérise bien d'autres réalités que les situations de maladie ou de faiblesse dans lesquelles elle s'est manifestée d'abord à nous avec le plus de netteté. Sans doute le schéma s'applique de façon privilégiée et limpide, par exemple, à un malade

---

<sup>7</sup> Jacques DERRIDA a développé, dans *La vérité en peinture* (Paris : Flammarion, 1978), la thèse de l'inséparabilité du cadre (ou « hors-d'œuvre », ou *parergon*) et de l'œuvre.

qui atteint de l'intestin, ne pourrait manger que « peu ou pas ». Mais, comme on vient de le voir, ce schéma s'appliquerait aussi aux bien portants. Un cycliste, par exemple, même s'il est en pleine forme, ne peut pas dépasser un certain rythme de pédalage, au-delà duquel il se « met dans le rouge », et ne peut plus avancer du tout. Et même si, pour nous, le rythme que cet athlète ne peut pas dépasser semble très élevé, pour lui c'est un rythme contenu, limité, bridé. La structure « peu ou pas », ainsi, semble s'étendre à presque tous les domaines de l'activité, voire de la réalité, et pourrait bien être la structuration principale d'une « ontologie pauvre » qui resterait encore à explorer et à tester.

Sans doute, il y a bien des activités dans lesquelles on peut revendiquer le « beaucoup » et « l'excès », au premier rang desquelles l'amour, qui veut bien, comme lorsqu'on arrache les pétales de la marguerite, commencer par « un peu » et finir par « pas du tout », mais à condition d'être passé par « beaucoup », « passionnément », et « à la folie ». On aimerait « tout » ou « rien » -même si (et peut-être parce que) la réalité ne nous offre que « peu » ou « pas »... Et la sexologie ayant par définition affaire à la demande d'amour<sup>8</sup>, à la naissance et à la perte du désir, et à l'impuissance sous toutes ses formes, se trouve sans doute tout particulièrement confrontée, dans sa théorie comme dans sa pratique, à la dimension parfois décevante, parfois aussi porteuse d'espoir, de cette paradoxale structure en « peu ou pas ».

---

<sup>8</sup> J'ai examiné les paradoxes de la demande d'amour dans RAMOND, Charles, « La prière, la demande et la question –remarques sur la nature et l'évolution de notre civilisation », in *Forum Bosnae* (Sarajevo), n°30 / 2005 (*La philosophie politique contemporaine en Europe –Un aperçu Français*, Gilles CLAMENS éd.), p. 113-129.

*Résumé en français* : L'objet de cet article est de mettre en évidence l'importance de la structure « peu ou pas », c'est-à-dire de réalités, d'objets, de comportements, qui ne peuvent exister que « peu », ou « pas du tout », mais jamais « beaucoup ». La méthode a consisté en une enquête comparative permettant de recenser cette structure dans de nombreux champs des sciences humaines (littérature, philosophie morale, psychanalyse, économie, éducation et recherche, évaluation, politique sociale), conduisant finalement à l'hypothèse d'une « ontologie pauvre » qui structurerait bon nombre d'aspects de la réalité et de nos comportements. Le public visé est la communauté des chercheurs en sciences humaines et sociales, et tout particulièrement celle des sexologues, dans la mesure où la structure « peu ou pas » permet de caractériser les inquiétudes et les espoirs liés à la demande d'amour et au désir (puissance et impuissance).

*Mots clés* : amour (demande d'), désir (économie des), égalité des chances, évaluation, impuissance, mérite, ontologie, puissance, quantification, reconnaissance, redistribution, Windows (vie de).

*English summary* : The purpose of this article is to make apparent the importance of the “a little or not at all” structure, i.e. those realities, objects, or behaviours that can only exist “a little” or “not at all”, but never “a lot”. The method consists of a comparative study, permitting us to ascertain the presence of this structure in numerous fields of the humanities (literature, moral philosophy, psychoanalysis, economics, education and research, assessment, social policy), and leading us at last to the hypothesis that a “poor ontology” structures quite a few aspects of our reality and behaviour. The target audience is the community of researchers in the humanities and the social sciences, and, in particular, sexologists, since the “a little or not at all” structure allows us to characterize the disquiet and the hope tied to the need for love and to desire (power and impotence)

*Key words* : Love (need for) ; Desire (economy of) ; Equal opportunities ; Assessment ; Impotence ; Merit ; Ontology ; Power ; Quantification ; Recognition ; Redistribution ; Windows (life of).

---

*Ouvrages et textes cités* :

BAYARD, Pierre, *Maupassant, juste avant Freud*, Paris : éditions de Minuit, 1994.

DERRIDA, Jacques, *La Vérité en peinture*, Paris : Flammarion, 1978.

MAUPASSANT, Guy de, « Fini ! », Nouvelle publiée en 1885.

PLATON, *Gorgias*.

PROUST, Marcel, *A la Recherche du Temps Perdu ; Du Côté de Guermantes*, Paris : Gallimard (« Pléiade »), vol. II.

RAMOND, Charles, « Égalité des chances et reconnaissance : contradictions et conflits des

méritocraties démocratiques », in *Étant donné le pluralisme*, sous la Direction de Marc-Antoine DILHAC et Sophie GUÉRARD de LATOUR, Paris : Publications de la Sorbonne, 2013, p. 195-212.

RAMOND, Charles, « La prière, la demande et la question –remarques sur la nature et l'évolution de notre civilisation », in *Forum Bosnae* (Sarajevo), n°30 / 2005 (*La philosophie politique contemporaine en Europe –Un aperçu Français*, Gilles CLAMENS éd.), p. 113-129.

SPINOZA, Baruch de, *Éthique* (1677 posth). Trad. Bernard PAUTRAT. Paris : Seuil, 1988.

---

**Charles RAMOND** est Professeur des Universités (Paris 8 Vincennes Saint-Denis / Département de Philosophie), et Délégué Scientifique de l'AERES pour les SHS. Il a dirigé les Équipes d'Accueil 3654 CREPHINAT (Bordeaux 3), 4201 LNS (Bordeaux 3), et 4008 LLCP (Paris 8). Ses travaux portent sur la philosophie moderne (ontologie, logique et politique des rationalismes classiques) et contemporaine (philosophes contemporains de langue française, philosophies du langage ordinaire, de la reconnaissance et des sentiments moraux). Publications récentes : *Derrida -La Déconstruction* (éd., Paris : PUF, 2005<sup>1</sup>, 2008<sup>2</sup>) ; *La Philosophie Naturelle de Robert Boyle* (éd., avec Myriam Dennehy. Paris : Vrin, 2009) ; *Deleuze Politique* (éd., Cités 40, PUF, 2009) ; *René Girard, La Théorie Mimétique - De l'Apprentissage à l'Apocalypse* (éd., Paris : PUF, 2010) ; *Descartes, Promesses et Paradoxes* (Paris : Vrin, 2011). Sous presse : *Sentiment d'Injustice et Chanson Populaire* (avec Jeanne Proust, Paris : Vrin, 2013). Page professionnelle complète : <http://www.llcp.univ-paris8.fr/spip.php?rubrique54>

---